

Gérard Cartier : *La Nature à Térézin* (Europe/Poésie).

Les satrapes (entre autres) définissent ainsi la pataphysique : « La Science dont le besoin se fait généralement sentir ». Je vole l'apophtegme pour délimiter un vrai livre de poèmes ! Et l'ouvrage de Gérard Cartier en est un. Non parce qu'il poétise la mort de Robert Desnos, nous parle ainsi de lui, et nous fait ressouvenir de ce poète qui a son importance dans le siècle (il avait dit : « J'appartiendrai au chapitre de la curiosité limitée »). C'est pour la force du projet, son intention, et surtout sa puissance concrétisation que ce livre est singulier. Exemple.

Court livre dédié à Nicolas Poussin dont l'exergue subséquente ne m'en dit pas assez sur le signe adressé du peintre au poète ; Qu'importe : dédicaces, exergues sont souvent des sceaux de compagnonnage et un peu d'alchimie. Au demeurant, Desnos dessinait, faisait des gouaches. Et Gérard Cartier brosse en peu de vers initiaux le terrible décor du camp de Térézin où agonisa Desnos, où il mourut quelques semaines après la libération du lieu par les Russes et les partisans tchèques. L'un d'eux, l'étudiant Joseph Stuna découvrit le squelette vivant du poète dont le nom lui était connu. Aidé d'Alena Tesarova, l'infirmière qui comprenait le français, ils parlèrent : la mort ne fut plus la grande chose anonyme et silencieuse de l'univers concentrationnaire (qui avait été donnée à l'homme *avant* que d'entrer dans l'enfer d'inhumanité). Il y eut une agonie de quatre jours, avec une fleur d'églantier qui se fana aussitôt. 8 juin 1945 : la petite rose sauvage, pourtant si vivace, pouvait-elle survivre aux stations ? Compiègne, Buchenwald, Flöha, Térézin... Communauté européenne du martyr.

Récitatif dispersé du malheur ? Oraison funèbre tranchée, lardée de niveaux, de parlures différents, tantôt hoquetant, tantôt débordant le lyrisme ? Sans doute à mi-chemin, comme battements cardiaques qui s'affaiblissent (et le pouls file vers la platitude absolue) : diastole, systole, tic-tac, toc-toc... boum de phrases, lambeaux de poèmes, miettes de souvenirs confus.

On peut donc bâtir le tout d'une œuvre avec les équilles, les restes de ce qui fut une vie et ses alarmes :

*Au cordeau le feu ne prendra pas est-il
Trop tard ce monde n'est plus déjà qu'une hypothèse
Des peuples envolés cris murés dans les pierres
Les feuillages patrie obscure où la fièvre des fleurs
Irrite un insupportable secret grappes sanglantes
Où ne furent que sommeil et douleur hélas Robert
La scansion de ces vers mélancoliques hâtera-t-elle
La saison nouvelle – et tant reste à dire...*

François BODDAERT